

CHAPITRE VI

Le mouvement liturgique en Angleterre

L'Angleterre, « terre d'élection » de la liturgie. — Laïcisme et ritualisme. — Les romantiques anglais.

Les premiers tractariens et l'antiquité chrétienne. — Les éditions des Pères. — Newman et la patristique. — Vision platonicienne du christianisme chez Newman.

La liturgie romaine chez les tractariens. — Newman et le bréviaire romain. — Études liturgiques. — *Le Gothic revival* ; Pugin. — Visite de Pugin aux églises du continent.

Le développement du mouvement d'Oxford et les cérémonies catholiques. — Luttes et persécutions. — Efforts persévérants et résultats. — Pusey et l'Allemagne. — Moehler, Newman et dom Guéranger.

Réussite liturgique du mouvement d'Oxford. — Rechristianisation des institutions dans l'anglicanisme. — Eclectisme doctrinal.

Sociétés savantes : *Henri Bradshaw Society*. — *Altium Club*. — *Plainsong Society*. — Liturgistes anglicans. — Le mouvement unioniste et l'occuménisme anglican.

La liturgie et les catholiques anglais. — Le cardinal Wiseman et son influence. — Wiseman et Pugin.

À première vue, il semblerait que l'Angleterre soit restée assez indifférente au mouvement liturgique du continent au XIX^e siècle. Celui qui songe en effet au catholicisme anglais à cette époque se remémore une histoire de combats et de psycho-

logie de conversions, dans lesquelles la liturgie ne paraît pas avoir compté beaucoup. En réalité, l'Angleterre est le pays où le mouvement liturgique a joué et joue encore le plus grand rôle ; ce rôle y est tellement actif, y domine à ce point toutes choses, qu'il se confond avec elles, et peut même, comme la lumière du soleil, passer inaperçu.

On a dit du peuple anglais qu'il était « le moins théologique de tous les peuples »¹ ; il faudrait dire en revanche qu'il est, de tous, le plus liturgique. Durant le moyen âge, l'Angleterre fut une « terre d'élection » pour la liturgie² ; et depuis que le mouvement d'Oxford y a exercé sa vivace influence, elle l'est redevenue. C'est en effet au sein de l'Église anglicane et dans le mouvement d'Oxford qu'il faut aller chercher les origines du mouvement liturgique en Angleterre.

Comme la plupart des pays d'Europe, l'Angleterre a donné, dans la première moitié du XIX^e siècle, le spectacle d'un renouveau religieux. L'esprit du XVIII^e siècle avait là aussi balayé la tradition des croyances, et les anglais avaient acquis paisiblement à toutes les idées de la Révolution. Mais, tandis que les uns, attachés au programme laïque, ne manifesteraient que du dédain pour toute restauration, d'autres au contraire, instruits et mûris par les événements éprouvèrent un intense besoin de revenir au christianisme. Ce renouveau se porterait très tôt et comme d'instinct, vers les choses liturgiques, et aboutirait à ce que l'on a appelé ritualisme.

Le ritualisme anglican — le mot lui-même, l'image

¹ W. L. KNOX, *The catholic Movement in the Church of England*, p. 217. Cf. L. MARCHAL, *Puséyisme et ritualisme*, dans D.T.C., t. XIII, col. 1387.

² D. F. CARROL, *Le mouvement liturgique en Angleterre*, dans O.I.P., XV (1929-1930), p. 308.

qu'il suscite et son assonance — évoque en nos esprits de continentaux une nuance de superficialité. Il nous semble que la doctrine, à laquelle nous tenons tant, doive être absente d'un mouvement qui s'énonce par une chose aussi extérieure que le rite. Quoique ce danger ne soit pas chimérique pour l'anglicanisme — nous verrons plus loin Pusey le redouter — nous sommes un peu victimes de notre milieu en réagissant ainsi d'une manière trop absolue. En Angleterre, tout ce qui touché au culte s'identifie avec la substance même de la religion. Ce ritualisme devait reporter les fidèles de l'Église d'Angleterre vers les sources chrétiennes les plus pures et les plus authentiques, et déterminerait une splendide efflorescence qui, là comme ailleurs, serait un des fruits du romantisme. Les écrivains romantiques anglais, en effet, comme Coleridge, Wordsworth, Walter Scott, furent parmi les principaux auxiliaires de cette réaction, « accomplissant en Angleterre, une œuvre analogue à celle de Chateaubriand en France, de Görres en Allemagne »¹. Grâce à eux, « la reviviscence du passé médiéval, le retour aux traditions nationales, le culte des émotions consacrées et des formes établies par le temps »² feraient éclore une nostalgie profonde des vraies valeurs chrétiennes, qui s'intensifierait un jour et, surtout dans la restauration de l'architecture religieuse et des arts liturgiques, dépasserait les bornes de l'Angleterre.

* * *

Le mouvement d'Oxford voulait réagir, suivant

¹ P. THUREAU-DANGIN, *Le Renouveau catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, t. I, p. 2. — Sur la différence entre le romantisme anglais et celui des autres littératures, cf. LEGOUIS et CAZAMIAN, *Histoire de la littérature anglaise*, 1925, p. 953 et suiv.

² LEGOUIS et CAZAMIAN, *l. c.*, pp. 1089-1090.

la célèbre expression de Keble, contre l'« apostasie nationale ». Il n'avait d'autre but que de rechristianiser l'Angleterre en remontant, pour lutter contre la laïcisation générale qui atteignait tout, aux exemples de l'ancienne Église, de l'Église des Pères. Les poésies de Keble. *The christian Year* faisaient reprendre contact avec « la dignité et l'autorité de l'Église, le sérieux des croyances, les mystères de la foi, la sainteté du culte, la grâce des sacrements, la communion des saints »¹.

Comme en France, comme en Allemagne, nous retrouvons ici, chez les premiers tractariens, un intérêt passionné pour l'histoire ecclésiastique, pour la patristique surtout. On sait combien Newman aimait les Pères. Avec Keble et Pusey, il entreprit, dans le but de rendre à sa génération le contact avec l'ancienne littérature du christianisme, la publication de l'*Oxford library of the Fathers anterior to the division of the East and the West*.

Cette traduction des Pères, commencée en 1832, atteignit quarante-cinq volumes². Newman dès l'âge de seize ans, avait fait ses délices de la lecture de saint Augustin. Plus tard, les Alexandrins eurent ses préférences. Clément et Origène l'enchantèrent au point de lui faire dédaigner quelque peu leurs successeurs. Toute sa vie, Newman bénira son ancien collègue d'Oriel, W. James, de lui avoir révélé les charmes de la chrétienté primitive et de sa littérature. Son âme s'était éprise du platonisme chrétien, et son intelligence vibrerait à la découverte du divin dans le miroir

1. P. THUREAU-DANGIN, *l. c.*, t. I, p. 14.

2. Cette patrologie fut surtout l'œuvre de Pusey qui y travailla avec une équipe d'érudits jusqu'à sa mort, dans le but de ramener l'Église d'Angleterre aux doctrines catholiques d'avant la Réforme. Chr. I. MARCHAL, *l. c.*, p. 1364.

des choses créées. C'est sous cet angle que les Écritures lui apparaissent, toutes imprégnées de riche symbolisme. Il s'en est ouvert dans son Apologie dans les termes suivants : « Certaines parties de leur enseignement dit-il (il s'agit des Alexandrins), magnifiques en elles-mêmes, étaient à mon oreille comme une musique ; elles répondaient à des idées que je chérissais depuis longtemps, et qui n'avaient besoin que d'un léger encouragement extérieur pour s'épanouir. Elles étaient fondées sur le principe mystique ou sacramentel, et traitaient des différentes *économies* ou *dispensations* de l'Éternel. Je compris qu'elles signifiaient que le monde extérieur, physique et historique, n'était que la manifestation de réalités plus grandes que lui. La nature était une parabole. L'Écriture une allégorie : la littérature, la philosophie et la mythologie païennes bien comprises, n'étaient que les préambules de l'Évangile. Les poètes et les sages grecs étaient en un sens des prophètes, car des « pensées supérieures à leurs propres pensées étaient inspirées à ces grands bardes sublimes » (citation de Keble). Il y avait eu une dispensation directement divine accordée aux juifs ; mais il y avait eu en quelque sorte une dispensation en faveur des Gentils. Celui qui avait fait de la race de Jacob son peuple élu, n'avait pas pour cela banni de sa vue le reste des humains. Quand les temps avaient été accomplis, le judaïsme et le paganisme avaient disparu. Le cadre extérieur qui cachait et cependant suggérait la Vérité vivante, n'avait jamais été destiné à durer et se dissolvait sous les rayons du soleil de Justice qui brillait derrière lui, et qui le traversait. Le processus du changement avait été lent, il n'avait pas été fait à la légère, mais d'après une règle et une mesure, « à divers moments et de différentes manières », d'abord une découverte, puis une autre, jusqu'à ce que toute la doctrine évangélique fût mise en pleine

lumière. Ainsi on était en droit d'attendre la découverte ultérieure et plus profonde de vérités qui sont encore sous le voile de la lettre, et qui seront révélées en leur temps. La signification divine du monde visible reste encore incomplète : la sainte Église, par ses Sacraments et par ses fonctions sacrées, restera après tout, même jusqu'à la fin du monde, un pur symbole des faits célestes qui remplissent l'éternité. Ses mystères ne sont que l'expression, en langue humaine de vérités à la hauteur desquelles l'esprit humain n'arrive pas »¹.

Tout le secret de l'intelligence de la liturgie est dans ces dernières lignes. Comme le disait dom Guéranger, dans la liturgie l'Église parle « le langage de l'Épouse » ; elle se sert des paroles révélées qu'elle joint en une harmonieuse perspective pour leur donner une éloquence nouvelle, afin de chanter les gloires de son céleste Époux, et elle en fait vraiment, en des termes « à la hauteur desquels l'esprit humain n'arrive pas » un pur symbole des choses éternelles.

* * *

Comme il avait attiré Moehler, saint Athanase attira Newman ; il le traduisit pour la *Library of the Fathers* dès sa retraite à Littlemore en 1841². Le grand adversaire de l'Arianisme faisait son admiration. La vie de combat que durent mener les Pères contre les hérésies le remplissait d'enthousiasme. Il aimait à les considérer sous leur aspect d'héroïcité :

1. *Apologia*, Édit. Nédoncelle, 1939, pp. 56-57. Voir aussi *Oxford University Sermons*, serm. XV, p. 334 et suiv. et *Lectures on Justification*, p. 121 et suiv.

2. Newman publia encore dans la bibliothèque des Pères, les catéchèses de S. Cyrille et certains commentaires de saint Jean Chrysostome.

en exergue de son opuscule sur l'Église des Pères, il écrit : *Quae est istae quae progreditur quasi aurora consurgens, terribilis ut castrorum acies ordinata?*

Ce goût intense de la patristique et de l'interprétation allégorique des Écritures allait de pair chez Newman et les autres tractariens avec celui de la liturgie romaine. Dès 1829, quinze ans avant sa conversion, Newman entre en contact avec le bréviaire. Son ami Froude lui avait offert, à son choix, un livre de sa bibliothèque. En en parcourant les rayons, Newman découvre un bréviaire romain ; son choix est fait, et il s'en empare ; il apprend le maniement de l'office, et depuis lors, le récite fidèlement. On a dit de ce fait qu'il était une date¹ ; il est en tous cas rempli de signification. Dans sa retraite de Littlemore, Newman se plaira toujours à réciter l'office en commun avec ses amis.

Dès ses origines, le mouvement d'Oxford saisit l'importance de la liturgie. Pour faire revivre en leurs âmes la pensée de l'ancienne Église, les tractariens voulaient s'assimiler entièrement les textes liturgiques de l'Orient et de l'Occident². Les études si érudites des savants anglais sur les choses liturgiques au siècle passé sont toutes en fonction de ce mouvement, ou en dérivent.

La restauration accomplie par le mouvement d'Oxford rejoignait à deux siècles de distance l'effort tenté par les théologiens carolins. Par ceux-ci, les

1. M. NÉDONCELLE, *L'Itinéraire spirituelle de J. H. Newman*, introd. à la trad. franç. de Michelin-Delimos, de l'*Apologia* de Newman, 1939, p. xxxiv.

2. Le mouvement d'Oxford fut caractérisé par une érudition qui eut peu de parallèles dans l'histoire des renaissances. Il saisit aussitôt l'importance de la liturgologie ; pour comprendre le Prayer-Book, il fallait dominer le champ total de la liturgie, soit orientale, soit occidentale ». Can. MULNER-WHURZ, *La piété anglicane*, dans BELL, *L'Anglicanisme*, Paris, 1939, p. 240.

puseyistes voulaient « remonter non pas comme le faisaient les protestants anglais du XIX^e siècle, à l'Église apostolique, telle qu'elle était connue par l'Écriture, mais à l'Église des premiers siècles, à ses doctrines et ses pratiques attestées par les Pères et par les grands conciles »¹, c'est-à-dire à la Tradition.

La restauration de l'art chrétien irait de pair avec le développement des idées dans le mouvement d'Oxford, et servirait grandement la cause de la liturgie. L'œuvre accomplie par le grand architecte Pugin, le restaurateur du *Gothic Revival* (1812-1852) est comparable, à ce point de vue, au rôle que joua l'ecclésiologie de Mochler et de ses compagnons dans la pensée allemande. Chacun dans leur ordre, Mochler et Pugin posèrent des principes sur lesquels le mouvement liturgique viendra plus tard s'appuyer. On ne saurait sous-estimer l'influence de Pugin dans le développement de ce mouvement et spécialement dans la restauration de l'art sacré; il avait eu l'intuition de toutes les déficiences de son temps, et les avait formulées avec une remarquable sagacité. Comme on l'a fait remarquer, « en deux occasions, le mouvement d'Oxford rencontra le génie : en John Henry Newman, et en August Welby Pugin »².

Pugin fut un véritable apôtre du mouvement liturgique. Bien avant sa conversion, qui eut lieu sept ans

1. L. MARCHAL, *l. c.*, col. 1366. — Le théologien carolin John Pearson, évêque de Chester, insiste pour que tous les membres de son clergé, théologiens, archivistes, pasteurs, s'écartent des nouveautés du temps, et lisent les Pères : « Excultite praesentis temporis pruritum, fugite affectatam novitatem; quod fuit ab initio quaerite, fontes consultite, ad antiquitatem confugite, ad sacros Patres redite, ad Ecclesiam primitivam respicite, hoc est ut cum propheta nostro loquar: *Interrogatè de semitis antiquis* » (Ser., VI, 16). *Conciones ad Clerum*, Oxford, 1844, t. II, p. 6.

2. SHANE LESLIE, *The Oxford Movement*, Londres, 1933, Appendix IV: *The Oxford Movement in Architecture*, p. 131.

avant sa mort, il avait fait de nombreux voyages sur le continent, en quête d'édification religieuse. La situation des églises, des choses du culte et des cérémonies était alors fort lamentable, et lui arracha des plaintes amères. Il a fait part de ses impressions dans ses écrits. Une visite durant un office à la cathédrale de Cologne l'avait particulièrement provoqué. Cette page mérite d'être citée ici. « Je me rappelle, écrit-il, avec quelle extrême dévotion j'entrai sous les prodigieuses voûtes de Cologne, pour assister à ce que je m'imaginai devoir être un service en harmonie avec la majesté du monument. Je m'agenouillai en dehors du chœur, où, à mon grand étonnement, je vis une masse de laïques se poussant et restant debout. La grosse cloche cessa de se faire entendre; une misérable poignée de prêtres et de chanoines entrèrent dans les stalles, qu'ils occupèrent conjointement avec une troupe bigarrée d'hommes et de femmes, dont le plus grand nombre, à en juger par leur maintien, devaient être des protestants. Tout à coup, on entendit un prélude de violons, un maestro fit son apparition à *la Julienne*, avec quelques femmes en toilette à la mode, tenant des cahiers de musique à la main. Un formidable bruit d'orchestre commença ce que l'on pouvait supposer être le *Kyrie*. Les imposants piliers, les arches, les voûtes, tout semblait disparaître; je n'étais plus dans une cathédrale, mais à un concert musard ou dans un jardin d'hiver!... J'étais à l'agonie. Tantôt nous avions une espèce de chœur de brigands, tantôt les notes plaintives d'un rossignol. Tandis qu'on exécutait cette misérable parodie de service divin, les ailes n'étaient qu'une masse mouvante de flâneurs. Des touristes, des incrédules, des républicains à longue barbe, des commissaires en blouse, se promenaient nonchalamment et regardaient les curiosités. La partie la plus sainte et la plus solennelle de la

cérémonie ne commanda pas même l'attention et le respect, si ce n'est chez un petit nombre de personnes pieuses ». « Et il ajoute : « Ceci dans son ensemble était une des représentations les plus affligeantes parmi toutes les autres du même genre dont je fus le témoin dans : celles des églises du comté qui n'ont pas conservé l'ancien service choral »¹.

Nous aurons l'occasion de parler de ces abus dans un chapitre ultérieur, et nous verrons comment ce fut au mouvement liturgique qu'il échât finalement de les déraciner.

* *

Les premières tentatives ritualistes furent faites par Newman et Pusey. Tandis qu'à Littlemore, l'un veille attentivement à l'aménagement de sa chapelle suivant les principes qui relèvent de la vraie tradition, l'autre fait construire à Leeds une église où des autels de pierre remplacent les anciennes tables. Pusey, cependant, qui connaissait la propension de ses compatriotes pour les choses du culte, fut toujours très réservé quant aux applications. Il craignait que le ritualisme ne compromît son mouvement en le rendant superficiel; et en le vidant de son contenu doctrinal². Aussi, eut-il toujours soin de mettre, au début surtout, ses amis en garde contre les singularités imprudentes qui menacèrent tout de suite de se faire sentir. Lorsque Pusey quitta Oxford pour Londres, son mouvement cessa d'être exclusivement intellectuel. Peu à peu, on s'intéresserait à la masse, aux populations ouvrières, et dès lors, la restauration des cérémonies se mani-

1. A. W. POOBS, *Les vrais principes de l'architecture ogivale ou chrétienne* (éd. franc., Bruges, 1850), pp. VII-VIII.

2. E. MARCHAL, l. c., col. 1389, 1391.

festerait comme le moyen le plus approprié pour faire pénétrer les idées catholiques dans les esprits.

Les controverses et les persécutions ne manquèrent pas aux ritualistes. Leurs doctrines se répandaient cependant de plus en plus. En 1860, Lord Halifax fonda pour le soutien du mouvement rituel l'*English Church Union*, dont il devenait le président à partir de 1868. Beaucoup de clergymen y adhérèrent, s'évertuant avec émulation à restaurer peu à peu la discipline romaine dans les églises. « Ils ont entrevu, dit Thureau-Dangin, un idéal, nouveau pour la plupart, de ferveur mystique, d'ascétisme, et afin de l'atteindre, ils sentent le besoin de se mettre à l'école de l'Église de Rome. Ainsi apprennent-ils d'elle le culte de l'Eucharistie, qu'ils avaient à peu près complètement oublié. Ils se remettent à adorer les espèces consacrées où ils croient maintenant Dieu réellement présent. Des confréries du Saint-Sacrement sont établies pour développer cette dévotion et réparer les négligences passées »¹. Sans faire la distinction qui s'imposait aux liturgistes catholiques entre les anciennes traditions et les dévotions plus modernes, qu'ils recommandent vivement de ne pas faire passer avant les vieilles fêtes, les anglicans ritualistes, pour qui tout est neuf, et qui ont jeté si longtemps de toutes les manifestations extérieures du culte, s'appliquent à tout introduire. Mais dans ce renouveau, un sens inné de la tradition et un goût remarquable de la beauté religieuse les font aller d'emblée aux reconstructions les meilleures. Peu à peu, les ordres religieux et monastiques seront réintroduits, des processions, des pèlerinages, tout ce qui caractérise la

1. THUREAU-DANGIN, l. c., t. I, p. XXXIX. — Il faut se rappeler ici que les ordinations anglicanes doivent être considérées comme non valides.

piété catholique, en un mot, s'introduit chez eux. Comme il travaille toujours avec un certain eclectisme, le ritualisme ou, comme on l'appelle au XX^e siècle, l'anglo-catholicisme, a connu, dans son rapprochement avec les usages romains, toutes les variétés. On cite maintes églises ou chapelles où le clergyman, particulièrement doué, a donné à son œuvre une similitude à s'y méprendre avec les églises et les cérémonies catholiques. Thureau-Dangin notait déjà en 1899 que plus d'un clergyman s'était mis à l'école des benédictins de Solesmes pour ressusciter le chant grégorien¹. Lorsque l'exil amena la communauté de Solesmes en Angleterre, ces visites et ces relations devaient devenir de plus en plus fréquentes.

Le mouvement d'Oxford, dont nous venons de signaler l'influence sur le mouvement liturgique n'est pas sans quelque relation avec la théologie allemande du XIX^e siècle. Pusey avait fréquenté les universités de ce pays dans sa jeunesse, et avait étudié la critique biblique à Göttingen. Le contact qu'il eut alors avec le nouveau théologique de l'Allemagne fut certainement pour beaucoup dans le développement de ses idées. D'autre part, entre Moehler et Newman il y a plus d'une affinité. Le P. de Grandmaison a écrit de l'un et de l'autre, et de leur place dans la pensée du XIX^e siècle les lignes suivantes : « Si dans cet âge de fer pour la théologie que furent les trois premiers quarts du XIX^e siècle, on cherche un nom prédestiné et une renommée durable, celui de Moehler se présente d'abord, et presque seul avec celui de Newman »². L'influence de l'un et de l'autre s'est fait particulièrement sentir dans la question de l'évolution du dogme. Comme tous les génies, ils étaient en avance sur leur

1. *Ibid.*, p. xxxvii.

2. *L. c.*, p. 389.

temps, et avaient pressenti toute l'acuité de ce problème, qui devait se révéler aux générations postérieures comme le grand tournant théologique de la fin du XIX^e siècle, d'où sortirait le modernisme. Du modernisme, d'aucuns ont voulu que le père fût Newman, d'autres sont remontés jusqu'à Moehler. On a démontré que ces attributions étaient dénuées de fondement véritable. Newman cite fréquemment Moehler et aimait à le considérer comme son précurseur¹. Ce qui les unit surtout à notre point de vue, c'est leur vision transcendante de l'Église, leur amour de l'antiquité chrétienne et des Pères, et les efforts qu'ils tentèrent pour rechristianiser par eux les esprits de leur époque. Par ce côté, ils s'apparentaient aussi à Guéranger. Mais entre le grand benédictin français, et Newman, quelle différence de tempérament ! Chez le premier, la doctrine est sonore et définitive ; chez l'autre, elle est toute en recherche, en nuances psychologiques, on pourrait presque dire en introspection. Guéranger par son assurance et son dogmatisme tient encore à Bossuet et au XVII^e siècle ; Newman — Moehler aussi — devance presque notre phénoménologie contemporaine. Chez le premier, la pensée est statique, intégrale, on pourrait dire « intégriste » ; chez les autres, elle est essentiellement mobile et progressive. Newman et Guéranger se seraient-ils entendus, malgré leur parenté ? Le biographe de dom Guéranger raconte une visite de celui-ci à Newman ; elle fut piètre, sans contact, tout juste correcte². Ils étaient très différents, et pouvaient ne

1. G. BARDY, *La Voix des Pères*, dans *L'Église est Une*, p. 62. — Sur Newman et Moehler, cf. E. VERMEIL, *l. c.*, p. 454 et suiv.

2. « L'entrevue fut brève et froide. Newman ne voulut point parler français, s'excusa de parler italien, ne consentit point à user du latin, et les questions rapides de l'Abbé de Solesmes traduites par le P. Shephard ne parvinrent pas tout d'abord à triompher de sa glaciale réserve.

pas se rencontrer sur tous les points. Mais en tous cas, ils servirent tous deux la même cause, et aimèrent passionnément l'Église du Christ d'un même et pur amour. L'un et l'autre, ils eurent de semblables ennemis. Manning n'avait-il pas témoigné sa crainte que « le vieil esprit anglican d'Oxford, patristique et littéraire, ne se transplantât dans le catholicisme » par l'intermédiaire de Newman ?¹ Dom Guéranger s'était entendu adresser de pareilles saillies de méfiances. Tous deux pourtant virent leur cause encouragée par le Saint-Siège ; Newman devint cardinal, et on sait que si dom Guéranger ne le devint pas, ce fut à cause d'ennemis puissants qu'avait courroucés son ardeur à la bataille. Faute de mieux, Pie IX l'honora indirectement de cette dignité dans l'un de ses fils, dom Pitra. C'est le zèle de l'un et de l'autre pour l'Église et sa tradition, leur amour commun des pures sources chrétiennes et les combats qu'ils livrèrent pour les instaurer dans la chrétienté qui leur valurent ces distinctions.

* * *

Il n'est pas sans intérêt de relater les effets liturgiques du mouvement tractarien d'après les dires des anglicans eux-mêmes : « Dès le début, écrit le Can. Milner-White, doyen de King's College à Cambridge, le mouvement s'appuya sur le *Prayer Book* dans lequel ses leaders voyaient un fondement invincible, pour

Il ne répondait que par monosyllabes. On se leva, Newman introduisit dom Guéranger dans la bibliothèque ; là enfin, en face des livres, amis communs, auprès surtout de l'exemplaire de saint Athanase qui avait appartenu à Bossuet et portant de nombreuses notes marginales de sa main, la conversation languissante jusqu'alors s'anima quelque peu et l'on parut plus à l'aise... » D. DELATTE, I, t. II, p. 217.

1. PERKELL, *Manning*, t. II, p. 323. Cf. FLAISTRAN et BACCHUS, *Newman* (J. H.) dans DTC, t. XI, col. 352.

leur théologie catholique. Les changements apportés dans la pratique du culte extérieur et dans la célébration du culte public ont été presque incroyables. Nous n'en donnerons qu'un exemple. Il y a cent ans, l'Eucharistie à laquelle le *Prayer Book* assignait la place centrale qui lui revient, n'était célébrée que rarement, souvent quatre fois par an, et avec un complet manque de soin extérieur. Or, aujourd'hui, dans presque chaque église, les fidèles peuvent recevoir la communion tous les dimanches, et dans beaucoup d'églises tous les jours. Les églises sont bien tenues ; elles demeurent ouvertes ; leur arrangement est d'une dignité et d'une beauté sans égale dans le monde chrétien¹. Parlant ailleurs de la réforme des hymnes, consécutive au mouvement d'Oxford, le même auteur dit : « Dans l'hymnodie, c'est-à-dire dans l'élément culturel où les fidèles eux-mêmes disposent d'un maximum de choix, il est arrivé ce qui est arrivé dans les autres sphères de la piété ; à savoir que l'Église anglaise a cessé d'être insulaire et qu'elle est devenue catholique au plein sens du mot, chantant le chant sacré de toute l'Église de Dieu, celui de l'Orient et celui de l'Occident, celui de l'antiquité, celui du moyen âge, et celui des temps modernes »². « Le mouvement d'Oxford, dit-il encore, s'est trouvé être, dans toute l'histoire de l'Église, la seule réforme qui n'ait pas dilapidé les prophètes. Il a rappelé à l'Église qui était en train de l'oublier sa propre doctrine... Son génie propre a approfondi et enrichi l'instinct liturgique de l'Église »³.

Dans la doctrine, hélas, l'éclectisme sévit sur une grande échelle. Le modernisme est fort répandu dans

1. L. C., p. 240.

2. *Ibid.*, pp. 245-246.

3. *Ibid.*, pp. 248-249.

Le Mouvement liturgique.

les milieux anglicans, même anglo-catholiques. Nous n'avons pas à nous occuper ici de cette question purement doctrinale, mais on ne peut omettre de signaler en passant cette déficience, qui, à nos yeux, donne à tout le mouvement une teinte d'amateurisme. Que le ritualisme ait aidé au rapprochement, c'est un fait ; il continuera sans doute encore à le faire.

* *

Des sociétés ont été fondées en Angleterre pour promouvoir l'influence de la liturgie ; elles sont pour la plupart des sociétés d'édition. Quand elles s'occupent de publications savantes, elles ont généralement acquis la collaboration de notoriétés catholiques. C'est le cas notamment de la *Henri Bradshaw Society* fondée en 1890¹, dont le but est d'édition des manuscrits liturgiques ou des anciens livres rares. C'est dans cette collection, par exemple, qu'a paru une édition critique du *Ritus celebrandae missae* du cérémoniaire romain Burchard, qui se trouve encore dans l'introduction de nos missels.

Au risque d'anticiper sur la période contemporaine du mouvement liturgique, — le règne de Pie X n'a pas apporté de modifications particulières au sein de l'anglicanisme — citons aussi l'*Alcum Club*, dont le président fut longtemps Bishop Gore, et qui a pour but d'encourager l'histoire de la liturgie et du cérémonial, la décoration des églises et la confection des ornements sacrés ; beaucoup de publications en sont issues. Il faut signaler aussi le *Plainsong and mediaeval Music Society*, dont certaines éditions peuvent rivaliser

1. Henri Bradshaw était un bibliothécaire de l'Université de Cambridge, dont la compétence et l'autorité étaient très grandes dans les matières liturgiques.

avec la paléographie musicale de Solesmes, et qui se publie sous les auspices de l'abbaye bénédictine anglicane de Nashdom.

Parmi les savants liturgistes anglicans, quelques noms sont fameux ; celui de Feltoe, qui édita le Sacramentaire léonien, ce que H. A. Wilson fit de son côté pour le gélasien et le grégorien ; de Brightman surtout et de Conybeare, qui éditerent les liturgies orientales.

Non seulement la renaissance liturgique de l'Angleterre s'étendrait par l'art sacré sur le continent, mais tout ce qui en est issu suivrait la même voie. C'est de cette renaissance en effet que devait sortir plus tard la grande iniquité unioniste du XIX^e siècle, et le travail pour le rapprochement des Églises, dont, jusque dans les toutes dernières années, l'anglo-catholicisme a tenu vraiment la tête. C'est de cette même renaissance que sortirait également le mouvement œcuménique, dans lequel il a pour ainsi dire jeté tous ses atouts, entraînant à sa suite les autres confessions non-romaines.

* *

Chose étrange, alors que l'anglican se passionne pour les choses liturgiques, « le catholique anglais moyen, écrivait dom Cabrol en 1930, ne s'intéresse pas à la liturgie, et ne sait même pas ce que le mot signifie ; si je demande à un catholique qui vient à l'église quel est le dimanche ou quelle est la saison liturgique, généralement il l'ignore »¹. Les choses

1. QLP, XV (1930), p. 318. — L'Angleterre catholique a compté cependant de très grands savants liturgistes, dont le principal, pour l'époque qui nous occupe, est certainement Edmond Bishop (1846-1917) ; mais il s'était converti du protestantisme à l'âge de vingt et un ans. Ses principales études ont été groupées en un recueil intitulé *Liturgia historica*, Oxford, 1918.

cependant tendent à s'améliorer depuis un certain nombre d'années, depuis les publications de livres liturgiques pour les fidèles, dus en grande partie aux efforts d'A. Fortescue, de dom Cabrol lui-même, et de quelques autres. Mais tout cela est postérieur, ou à peu près, au pontificat de Pie X.

Pourtant, au début du mouvement d'Oxford, le Cardinal Wiseman avait tenté d'intéresser l'Angleterre catholique à la piété liturgique. Grand administrateur lui-même des tractariens, qu'il appelait « des hommes remplis de l'esprit de l'ancienne Église primitive », il tâcha d'entreprendre, sans grand résultat malheureusement, quelque chose de semblable chez les catholiques par des conférences et des articles dans la *Dublin Review*, qu'il venait de fonder avec O'Connell. Wiseman dominait totalement par sa largeur de vue ses autres coreligionnaires. Il avait senti tout de suite l'authentique grandeur et la noble sincérité du mouvement d'Oxford. L'amour de l'antiquité chrétienne et de l'office divin, qu'il constatait au sein de l'anglicanisme, il aurait voulu le voir se développer aussi dans le catholicisme renaissant. La baisse de la piété liturgique était, au dire des tractariens eux-mêmes, une conséquence de la réforme. Une participation plus active à la vie liturgique de l'Église était selon lui indispensable à la restauration de l'esprit chrétien. « Les catholiques apprennent en général beaucoup trop peu leur liturgie, écrivait-il, et nous ne craignons pas d'affirmer que quiconque l'ignore, n'arrive à saisir qu'à moitié la grandeur de la religion. L'Église n'a jamais jugé qu'en dehors de ses prières à elle il fallait encore s'adonner à de longues prières privées matin et soir ; Prime et Complies sont dans la pensée de l'Église ces prières mêmes. Nous devons prier davantage dans et avec l'Église, c'est-à-dire nous insérer davantage dans son esprit, et employer ses

propres paroles »¹. Wiseman souhaitait non seulement que le missel, mais encore le rituel et le Pontifical soient mis, dans de bonnes traductions, entre les mains des laïcs, et il se plaisait à opposer la mélancolie de la piété de ses fidèles, pétris d'individualisme, à la vie et à la joie des prières liturgiques. Il les encourageait à se rapprocher de la grande prière collective et sacerdotale, incomparablement supérieure à toutes les oraisons privées.

Le biographe de Wiseman nous a rapporté comment, au temps où le futur cardinal était président du collège d'Oscott, ses amis étaient impressionnés de la manière dont il célébrait les divins offices. « Les rares-suffragants de cette époque, dit-il, se rappellent le bonheur de Wiseman alors qu'il accomplissait les fonctions sacrées, l'expression de son visage où se reflétait le vif intérêt que lui inspiraient chaque note de la musique, la poésie de la cérémonie et des paroles. C'était l'Église en action. Ces anciens rites liturgiques étaient la représentation des grands faits de l'histoire chrétienne, tels qu'ils étaient apparus aux Pères et aux Docteurs des premiers siècles ; c'était l'héritage non seulement de leurs paroles, mais de leurs rêves sacrés, qu'ils nous avaient transmis. Wiseman, dès ses plus jeunes années, s'était habitué à en goûter le charme, et toujours il aimait à chercher dans ces saints mystères la joie et le repos »².

Un petit trait pour terminer ce chapitre. Wiseman avait été en relation intime avec Pugin et avait encouragé son mouvement. Le grand architecte, converti du protestantisme, avait toujours conservé dans son âme

1. *Essays on various Subjects*, t. II, *passim*. Cité par W. TRAPP, l. c., p. 79 et suiv.

2. Wilfrid WARD, *Le cardinal Wiseman*, 1900, t. I, pp. 385-386. Voir dans l'appendice du même tome un magnifique extrait de *Lectures* de Wiseman sur les cérémonies de la semaine sainte, p. 608 et suiv.

de néophyte une instinctive horreur de tout ce qui pouvait ressembler à une profanation. Wiseman, né dans le catholicisme, était un peu moins chatouilleux. Montrant un jour à un de ses amis anglicans le jubé qu'il avait érigé dans l'église de Saint-Barnabé à Nottingham, Pugin lui dit : « Au-delà est le saint des saints. Le peuple reste en dehors. Jamais ne pénètrent dans le sanctuaire que ceux qui ont reçu les ordres sacrés ». Au même instant un prêtre entra dans le sanctuaire accompagné de deux dames. Pugin, violemment ému, dit au sacristain : « Faites sortir tout de suite ces personnes-là ; comment osent-elles entrer ? » — « Monsieur, répondit le sacristain, c'est Mgr Wiseman ». Pugin, anéanti se laissa choir sur un banc voisin et fondit en larmes ¹.

1. *Ibid.*, pp. 381-382.

CHAPITRE VII

Les origines du mouvement liturgique en Belgique

Les moines de Beuron en Belgique : la fondation de Maredsous. — L'œuvre liturgique de dom G. van Caloen. Le congrès eucharistique de Liège. — La communion pendant la messe. — Arguments de dom van Caloen. Création du *Messageur des fidèles*, première revue liturgique. — *La Revue bénédictine*.

Formation monastique et liturgique des premiers moines : dom Boniface Wolff, la patristique et le passé de l'Église.

Œuvre de dom Germain Morin. — L'« Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours ». — L'éternelle jeunesse de l'Église. — Dom Morin et les réformes liturgiques.

Aperçu rapide sur la liturgie dans les autres pays catholiques au XIX^e siècle : Bohême, Autriche, Italie, Espagne.

RÉTAURER l'Ordre de Saint-Benoît sur la base des vraies traditions bénédictines, rétablir l'office divin dans toute son ampleur et intelligence comme premier fondement de cette œuvre, appliquer au travail monastique la largeur de vue qu'il apportait dans la culture des lettres et des sciences, avant tout faire de son abbaye un centre intense de vie ascétique, tel fut le plan conçu et réalisé par le premier

LEX ORANDI

Sous la direction de P. DUPLOYÉ ET A.-M. ROGUET, O. P.

3

HISTOIRE DU MOUVEMENT LITURGIQUE

Esquisse historique depuis
le début du XIX^e siècle
jusqu'au pontificat de Pie X

par dom Olivier ROUSSEAU
Bénédictin d'Amay (Chevetogne)

LES EDITIONS DU CERF
29, Boulevard Latour-Maubourg
PARIS

1945